



THRILLER

BANGKOK NOIR

John Burdett
Ch. G. Moore
Colin Cotterill

GOPE
éditions

Collectif

BANGKOK NOIR

Nouvelles

Traduit de l'anglais



Titre original : *Bangkok Noir*

Recueil de nouvelles compilées et éditées par Christopher G. Moore

Publié en 2011 par Heaven Lake Press

© 2011 Asia Document Bureau Ltd.

ISBN 978-2-9535538-8-8

© Éditions GOPE, 435 route de Crédoz, 74930 Scientrier,
juin 2012, pour la traduction française

Auteurs - traducteurs :

John Burdett - Thierry Piélat

Stephen Leather - Violaine Lenthéric

Pico Iyer - Raymond Vergé

Colin Cotterill - Violaine Lenthéric

Christopher G. Moore - Jérôme Bouchaud

Tew Bunnag - Nathalie Gentaz

Timothy Hallinan - David Magliocco

Alex Kerr - Laurence Ricciardi-Soler

Dean Barrett - Laurence Ricciardi-Soler

Vasit Dejkunjorn - Nathalie Gentaz

Eric Stone - Laurence Ricciardi-Soler

Collin Piprell - Antoine Hudon

Relecture, correction :

David Magliocco, Jacqueline Rochefeuille

Couverture : © Studio Bull

Crédit photographique : © Samantha Oulavong, © Adrian callan

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

INTRODUCTION

PAR-DELÀ LE SOURIRE THAÏ et le *wai* plein de grâce, s'étend un paysage ravagé par les conflits, les rancunes, la colère, la vengeance, les disparitions et la violence. Un monde où le fait de perdre la face, le jeu des rivalités et la course au pouvoir débouchent presque toujours sur une issue fatale. Où aucun présage n'annonce le danger qui la plupart du temps est invisible, inimaginable. Mais lorsque celui-ci surgit sans prévenir, la victime s'effondre brutalement et ne s'en relève pas.

Survolez au grand jour la surface de Bangkok, et le monde sordide du *noir* vous semblera à des années-lumière. Cette surface est raffinée, agréable et amusante, *sanuk*. Mais creusez plus profondément sous la couche *sanuk*, et le paradis tropical cédera la place à un purgatoire froid, déprimant et enténébré, peuplé d'âmes en peine – des âmes échouées, cabossées et ostracisées.

Les écrivains sont souvent parmi les premiers à soulever du pied les pierres du *noir*, et leurs lecteurs voient se disperser en toutes directions araignées, scorpions et autres cafards. La douzaine d'auteurs ayant contribué à *Bangkok Noir* retourne collectivement l'une de ces pierres en plein cœur de la Cité des Anges et des manifestations du *noir* surgissent tels des échos sur l'écran radar de Bangkok : à travers la ville, des membres d'associations caritatives locales circulent en camionnettes pour récupérer morts et blessés, on les appelle *les voleurs de cadavres*. La presse annonce les dernières répressions gouvernementales, à l'image de celles qui, par le passé, ont visé les horaires de fermeture des bars, les cliniques d'avortement, les voleurs de voitures, les tueurs à gages, les conducteurs trop pressés, ou encore les loteries clandestines. Et sur les réseaux sociaux, se propagent des rumeurs au sujet d'officieuses extorsions de fonds...

À chaque coin de rue, un nouvel incident digne du *noir* se produit, comme la découverte de plusieurs centaines de fœtus avortés dans la morgue d'un temple. L'art suit à la trace ces contrées obscures de l'activité humaine. Pour la morgue en question, un film d'horreur ayant pour titre *2002 Baby Ghosts* est déjà en préparation pour 2012. À Bangkok, le *noir* se régénère à toute allure. Son essence même transpire souvent des gros titres du *Bangkok Post* ou de *The Nation*. Et, bien sûr, les récents coups d'État sont encore présents dans tous les esprits, laissant planer une ombre menaçante qui alimente la crainte de troubles à venir.

La liste des sujets potentiels est donc longue, et les nouvelles de ce recueil donneront au lecteur plus qu'un simple aperçu du monde thaï du *noir*.

Même le sport national, le *muay thai*, – une sorte de ballet où se mêlent coups de poing, de pied et de genou – est du *noir* à l'état pur. Son concept mêle *sanuk* et goût du sang et des ecchymoses. Le *muay thai* se rapproche ainsi plus de l'homicide que de la boxe au sens propre. Pour tout ce qu'elle est (ou n'est pas), la boxe thaïe reste le sport *noir* par excellence. Suivant un rituel ancestral, au rythme d'une musique traditionnelle, les combattants entrent en scène devant une foule immense, une foule où s'agglutinent gangsters, escrocs, magouilleurs de bas étage, propriétaires de bars, flics et autres fonctionnaires véreux, parés des chaînes en or et amulettes de rigueur, fumant le cigare, pariant à tout va ou truquant les paris. Le genre de personnages qui connaissent les anniversaires de chacun et sur qui on peut compter pour, le moment venu, mettre de l'huile dans les rouages. Des hommes et des femmes qui savent, avant même que le combat n'ait commencé, qui va gagner.

Il n'existe pas de consensus sur une définition du mot *noir* qui transcenderait les cultures. Les écrivains ne parviennent pas à se mettre d'accord alors que les photographes et les peintres transforment ce *noir* en leur propre vision des ténèbres. C'est progressivement, au fil de ces dix dernières années, qu'une idée

générale du *noir* s'est dégagée à Bangkok et qu'un mouvement artistique, à la fois étranger et thaï, s'est développé. Ralf Tooten, un photographe plusieurs fois récompensé, est ainsi parvenu à saisir le côté obscur de cette ville. L'artiste Chris Coles, quant à lui, peint les visages d'hommes et de femmes qui errent dans le Bangkok souterrain. Les auteurs représentés dans cette anthologie, Thaïlandais ou non, contribuent par leurs histoires à créer des images puissantes et à donner un nouvel élan au mouvement *noir*. Thaïlandais et *Farangs* cohabitent donc dans ce monde du *noir* ; les récits qui s'ensuivent rapportent leurs expériences de la face sombre de Bangkok.

Bangkok Noir totalise douze nouvelles écrites par des écrivains ayant acquis une notoriété internationale pour leurs ouvrages sur la vie en Asie. Certains d'entre eux ne sont pas des auteurs de romans policiers, ni même des auteurs de fiction. Ce qui les rassemble, c'est leur profonde connaissance de Bangkok et de la culture locale, ainsi que leur amour des histoires bien ciselées. Tous, sans exception, sont des hommes de plume, dont les livres ont été traduits et publiés dans plusieurs pays. Dans leurs contes aux atmosphères pénétrantes, voire provocantes, vous dénicheriez une variété de voix et de perceptions du *noir*, toutes singulières – de par leur ton, leur structure et leurs personnages. Ce volume est également spécial pour une autre raison : c'est en effet la première fois que des écrivains professionnels étrangers et thaïlandais ont réuni leurs visions de Bangkok dans un seul et même recueil.

J'ai débuté cette introduction par un commentaire sur l'ambiguïté du concept de *noir*. Il est intéressant de préciser quelques données de base. À l'origine, le mot « *noir* » était utilisé par les Français pour décrire les films mettant en scène des personnages marqués par le sceau du destin. Il y a de cela plusieurs décennies, les critiques et auteurs anglo-saxons se le sont approprié à leur tour, et le terme « *noir* » en anglais en a été réduit à décrire un certain genre de fiction policière. Des

auteurs américains tels que Jim Thompson, Charles Willeford, David Goodis et James M. Cain se bâtirent une réputation en partageant leur vision lugubre et nihiliste de l'existence. La notion contemporaine du *noir*, plus proche de l'acception originelle en français, se fonde sur un domaine existentiel dans lequel les protagonistes se trouvent piégés, sans la moindre chance de rédemption. La fiction noire est la chronique d'un monde où le destin individuel est d'ores et déjà scellé par un karma supérieur, une puissance face à laquelle, malgré tous les efforts consentis, il est impossible de réchapper. Les histoires de ce recueil sont construites dans la tradition des maîtres du genre, experts qu'ils sont dans l'art de traîner leurs personnages à la potence, de glisser le nœud autour de leur cou et d'actionner la trappe.

Ce que les Occidentaux désignent sous le nom de « fatalité » correspond souvent en Asie à la notion de karma. Toutes les actions de votre vie précédente, bonnes ou mauvaises, se répercutent dans les rues, les bars et les contre-allées sillonnés dans votre nouvelle existence, laissant ainsi peu de place au libre-arbitre dans un monde où la rétribution se paie comptant lors des vies suivantes.

Avec cette anthologie, ces écrivains connus pour leurs écrits sur la Thaïlande ont uni leur talent créatif pour montrer que le *noir* ne connaissait aucune frontière géographique. Si le concept du *noir* semble s'épuiser en Occident, en Thaïlande, il respire l'énergie et la bravoure d'un porteur de tatouages khmers qui croit dur comme fer qu'ils le protègent des balles. Une histoire sombre, comme un bon *som tam*, nécessite ce qu'il faut de piments rouges pour stimuler les zones de douleur et de plaisir, et quand bien même l'auteur de *noir* manquerait de piments à sa disposition, il lui suffit d'introduire une Thaïlandaise (peut-être sous la forme d'un fantôme), sachant que l'éclat de son sourire mènerait n'importe quel homme à la ruine.

En quoi le *noir* de Bangkok se différencie-t-il, disons, de l'américain, de l'anglais ou du canadien ? Il n'existe pas de

réponse préfabriquée. Mais une plongée dans les ténèbres du *noir* semble indiquer que, si les Thaïlandais se convertissent aujourd'hui au matérialisme occidental, leur part spirituelle et sacrée s'abreuve encore de coutumes, de légendes et de mythes locaux et reste hermétique à toute structure mythologique importée de l'Occident. Cette tension entre, d'un côté, le goût pour l'apparat, les Mercedes-Benz, les voyages à l'étranger et les habits de marque, et, de l'autre, le système de croyances sous-jacent à leur culture crée une atmosphère propice au déchirement des personnages entre deux pôles opposés. J'aime considérer le *noir* comme le produit de contradictions et de désillusions qui condamnent des êtres à vivre sans aucun espoir de les atténuer jamais. Peu importe alors qu'ils luttent, car ils ne s'en sortiront pas.

Promenez-vous tard le soir dans les quartiers défavorisés de Bangkok. Écoutez les chiens errants hurler à la lune tandis que les esprits malveillants s'élancent dans la nuit, et observez à quel point le mode de vie moderne n'empêche pas pour autant les habitants de leur faire des offrandes. Dans ces quartiers, la vie est dure et courte, parsemée de doutes et d'incertitudes, et elle a peu de valeur. Mais le *noir* n'est pas qu'une affaire de pauvres et d'âmes en peine, loin s'en faut. Les riches, s'ils vivent dans des résidences de grand standing, roulent dans des voitures de luxe, se protègent avec leurs cercles d'influence et de pouvoir, peuvent, eux aussi, comme les pauvres, voir leur univers soudainement chamboulé par le destin, perdre toute sécurité et subir violence et déchéance.

Nulle définition du *noir* ne satisfera pleinement tout le monde. Critiques et écrivains tentent de distinguer la fiction réaliste de la fiction noire. Laissons de côté les explications farfelues pour ne retenir que ceci : la différence entre les deux est la même que celle qui existe entre les hémorroïdes et le cancer. Les histoires réalistes provoquent, certes, un certain inconfort chez le lecteur, mais ce dernier sait bien qu'en fin de compte il y a

toujours une frange d'espoir. Or, aucune astuce n'est autorisée dans le *noir*. Pour ainsi dire, le *noir* est aussi noir que la mort est inévitable. Aucune rédemption, aucune perspective. Aucune lueur au bout du tunnel.

Les durs à cuire, les accros au jeu, les ratés, les tourmentés et les âmes en peine, tous trouvent leur place dans *Bangkok Noir*. Mais le cœur de ce recueil, ce sont les doutes existentiels qui rongent les personnages. Plusieurs d'entre eux sont des expatriés, échoués telles des baleines sur le rivage, s'imaginant que quelqu'un viendra les sauver. Au lieu de cela, ils finissent broyés, charcutés et mis en boîte tels des résidus quelconques de la chaîne alimentaire. La chaleur, la corruption, les mensonges et les trahisons, les bars et les hôtels à l'heure, tous conspirent à endormir, piéger, cerner ou achever quiconque chercherait à échapper au système.

À Bangkok, la vieille piste autrefois frayée par les diseurs de contes traditionnels à travers le maquis du *noir* est toujours empruntée. Une mini-industrie produisant des livres et des émissions télévisées a ainsi été créée autour de personnages tels que See Ouey, le cannibale sino-thaï exécuté dans les années cinquante pour avoir massacré une demi-douzaine d'enfants et dont la dépouille momifiée est aujourd'hui exhibée telle une étrange créature morbide dans l'une des vitrines d'exposition du musée médico-légal de l'hôpital Siriraj. Un autre personnage fameux du *noir* est l'infortuné Jim Thompson, non pas l'écrivain de fiction noire, mais l'Américain (supposé agent de la CIA) qui réintroduisit la fabrique de la soie en Thaïlande avant de disparaître mystérieusement lors d'une randonnée dans la jungle de Malaisie. Son corps ne fut jamais retrouvé.

Cette anthologie d'histoires contemporaines tisse un motif d'intrigue et de mystère dans lequel vivants et défunts occupent le même terrain. Avocats corrompus, flics pourris, transsexuels, épouses secondaires, meurtriers et fantômes vous entraîneront dans un périple où toutes les portes secrètes seront déver-

rouillées, vous invitant à pénétrer cet espace où Thaïlandais et étrangers cohabitent, travaillent, jouissent et meurent ensemble. « Pourquoi a-t-il fallu attendre si longtemps avant qu'un volume tel que *Bangkok Noir* soit publié ? » est le seul mystère non résolu par les auteurs de ce recueil.

Christopher G. Moore
Bangkok
Février 2011

Traduit de l'anglais par Jérôme Bouchaud.

AUTANT EN EMPORTE L'ORIENT

John Burdett

Va en Orient, jeune homme.

TOUT GARÇON UN PEU SENSÉ qui a suivi ce conseil entre, disons, la fin de la deuxième guerre mondiale et le début des années quatre-vingt-dix, est sans doute maintenant millionnaire, peut-être milliardaire et même capitaine d'industrie. Mais qui, à l'époque, donnait ce conseil ? Réponse : mon oncle Walter.

Je ne l'ai rencontré qu'une fois quand j'avais quatorze ans : les cheveux longs, une empathie profonde avec les arbres et une extrême gentillesse qui pouvait sembler factice – et, j'allais l'oublier, un goût prononcé pour la marijuana. Il m'a emmené passer une semaine au festival de musique de Glastonbury et, en recourant à tous les arguments mystiques dont il disposait, il a tout fait pour libérer mon esprit de son carcan banlieusard. Ma mère parlait toujours de son frère en termes ambigus : c'était tantôt la « brebis galeuse de la famille », tantôt, disait-elle avec une pointe de mélancolie, « le seul à avoir trouvé la liberté ». Elle n'oubliait jamais de rappeler qu'il était polyglotte, à l'instar de tous les hommes de la famille, moi compris. Voyageur insatiable, il collectionnait les langues comme l'on ramasse des coquillages sur la plage. Cette rencontre a été pour moi capitale : il ne restait plus beaucoup de rebelles dans les années quatre-vingt.

Maman m'avait averti de ne pas me laisser trop influencer par Walter, dont l'espoir secret était de mourir à l'ombre de l'Himalaya. Les montagnes ont exaucé son vœu plus vite qu'il ne s'y attendait par le biais d'une dysenterie amibienne à l'âge de quarante-deux ans. Sa mort m'a laissé à la croisée des chemins : devais-je suivre la voie de la respectabilité, fondée sur la peur,

ou courir ma chance avec le dharma ? Ou bien encore, était-il possible de ménager la chèvre et le chou ?

J'ai hérité de son journal intime et j'ai suivi son conseil de partir en Orient, après l'avoir adapté à ma convenance ; après tout, quand j'ai eu vingt ans, le fric avait depuis longtemps éclipsé le *Flower Power* et l'oncle Walter mangeait déjà les pavots par la racine quelque part dans l'Hindou Kouch. De plus, je n'avais pas l'intention de m'installer à demeure en Orient ; non, son journal m'avait séduit, il fallait que j'aie vu ces lieux magiques qu'il décrivait avec un immense talent littéraire, d'ailleurs jamais exploité. Ensuite, je reviendrais aux choses sérieuses en Occident, en l'occurrence faire de l'argent.

Très bien. En fait, je suis tombé amoureux lors de mon premier voyage à Bangkok (la Thaïlande arrivait au deuxième rang, après le Ladakh, sur la liste des destinations favorites de Walter). Un avocat trouvé par la famille de ma dulcinée m'a obtenu la résidence permanente ; c'était beaucoup plus facile à l'époque. Je l'ai donc épousée, j'ai appris la langue – avec une rapidité qui a étonné tout le monde (j'avais l'étrange impression que Walter m'aidait à saisir les subtilités tonales depuis la tombe) –, puis j'ai décroché une licence en droit de l'une des meilleures universités de Bangkok, tout cela financé par mes beaux-parents thaïlandais, qui m'ont ensuite installé dans un petit bureau près de Silom et m'ont laissé entendre clairement que le moment était venu de leur renvoyer l'ascenseur. Ils m'ont même fait espionner : à moins que ce soit pour affaires, toute heure de la journée que je passais hors du bureau était signalée à ma femme, qui me le reprochait.

Enfin, ils m'ont adressé des clients. Il faut avoir pratiqué le droit pour se rendre compte à quel point les gens fabuleusement riches sont odieux, méprisables, mesquins, vindicatifs, fascistes, sociopathes, paranoïaques et malsains. Tous ceux qu'ils m'envoyaient entraient dans cette catégorie. Ô combien ! Et la générosité qu'ils m'avaient témoignée était apparemment soumise à

une autre condition, tacite : je devais coûte que coûte gagner certaines affaires. La corruption est devenue ma principale compétence en tant qu'avocat. Je verse des pots-de-vin depuis si longtemps que je pourrais le faire la tête en bas. J'en suis même capable sans avoir à ouvrir la bouche : je connais dans les services gouvernementaux et les grosses entreprises toutes les dames chargées de servir le thé, à qui l'on peut sans risque confier le soin de porter d'un bureau à un autre une enveloppe cachée sous le napperon de leur plateau. Beaucoup d'entre elles sont riches, à Bangkok.

Maintenant, même mes ennemis disent que je suis plus thaï que les Thaïlandais et si, à la cinquantaine, je suis en proie au dégoût de soi que les avocats dans mon genre ont besoin d'éprouver pour se convaincre qu'ils font encore partie de la famille humaine, eh bien, j'ai encore deux atouts dans la manche pour sauver mon âme. L'une est l'oncle Walter – ces derniers temps, je me suis mis à relire son journal et je l'ai même fait saisir sur Microsoft Word afin de pouvoir l'étudier au travail sans éveiller les soupçons de mes beaux-parents ; ils continuent de poster des espions et je suis presque sûr que ma deuxième secrétaire est payée par eux. Ma seconde source de consolation est Om.

Vous avez évidemment deviné que Om n'est pas ma femme. Exact. Ce n'est pas non plus l'une des prostituées surpayées qui travaillent dans le bordel excessivement cher où je dois aller tous les samedis soir avec mon beau-frère Niran, rituel destiné à resserrer les liens entre les hommes de la famille (c'est ça ou sniffer de la cocaïne avec le frère cadet ou encore me saouler comme un Polonais au whisky Mékong avec le plus jeune). Om est mon innocence, mon âme. Elle est entrée dans ma vie mystérieusement. Elle a heurté mon caddy avec le sien au sous-sol du *Paragon* : manquement manifeste à l'étiquette des centres commerciaux, ai-je pensé, et je le lui ai dit en termes argotiques ; elle a bombé la poitrine et tiré la langue tout en tournant

D'ici là, l'inspecteur Zhang de la police de Singapour est prié de se rapprocher au plus tôt d'un membre du personnel navigant.

— C'est votre nom ! s'exclama le sergent Lee.

— En effet, dit l'inspecteur.

Le sergent Lee fit signe à une hôtesse de l'air et montra l'inspecteur Zhang du doigt :

— C'est lui ! fit-elle, l'inspecteur Zhang de la police de Singapour. Et je suis son assistante, le sergent Lee. »

Alors que l'hôtesse se penchait vers lui pour lui parler à l'oreille, l'inspecteur capta des effluves de jasmin :

« Inspecteur Zhang, le capitaine souhaiterait s'entretenir avec vous, dit-elle.

— Il y a un problème ? demanda-t-il.

— Le capitaine vous expliquera, répondit-elle en affichant un sourire préfabriqué.

L'inspecteur Zhang se tourna vers le sergent Lee :

— Vous feriez bien de venir avec moi, dit-il, ceci ne peut être que d'ordre professionnel. »

Il sortit la mallette qu'il avait placée sous le siège devant lui, rangea son livre puis suivit l'hôtesse le long du couloir, le sergent Lee sur les talons. Un steward habillé d'un costume gris sombre les attendait au niveau des rideaux, qu'il écarta pour les laisser traverser l'office et se rendre dans la cabine classe affaires. Trois hôtesse étaient réunies dans l'office et tenaient un conciliabule. L'inspecteur Zhang comprit, à leur mine anxieuse, que quelque chose de grave était arrivé.

« Que s'est-il passé ? demanda-t-il au steward.

Ce dernier portait un badge qui l'identifiait comme étant le " Chef de cabine Stanley Yip ".

— Le capitaine souhaiterait vous parler, répondit le steward. Il est dans le cockpit. »

Il écarta un deuxième rideau et fit signe à l'inspecteur d'avancer. La classe affaires se composait de trente places, organisées en trois rangées de deux sièges, deux latérales, côté hublot, et

une centrale. Un Indien à forte carrure, vêtu d'une chemise blanche ornée d'épaulettes noires et jaunes, se tenait debout à côté des toilettes, à l'avant de la cabine, et parlait avec une hôtesse. Il leva les yeux et vit l'inspecteur Zhang ; il l'invita à le rejoindre.

« Je suis le capitaine Kumar, dit le pilote en tendant la main. »

Il le dépassait d'une tête, offrait des avant-bras musclés, portait une moustache épaisse et avait des cheveux noir de jais.

L'inspecteur serra la main du pilote et se présenta, lui et sa coéquipière. Le pilote salua le sergent d'un signe de tête puis se retourna vers l'inspecteur. Sa voix baissa tout de suite d'un ton et il prit un air de conspirateur pour lui parler :

« Nous avons un problème, inspecteur. Un passager est mort.

Le pilote indiqua du doigt l'autre côté de la cabine et pour la première fois, l'inspecteur Zhang remarqua une silhouette recroquevillée sous une couverture, avachie contre le fuselage. Le volet du hublot était fermé.

— Alors, c'est d'un docteur dont vous avez besoin pour déclarer le décès, pas d'un officier de police.

— Mais il n'y a aucun doute sur le fait qu'il soit mort, inspecteur. Par contre, il a été assassiné.

— Et vous êtes sûr qu'il s'agit bien d'un meurtre et non pas d'une crise cardiaque ou d'une attaque ? Le corps a-t-il été examiné par un docteur ?

— Selon le chef de cabine, il est bel et bien mort et on a trouvé une importante quantité de sang provenant d'une blessure à la poitrine.

— Qui a recouvert le corps avec une couverture ? demanda l'inspecteur.

— Le chef de cabine, M. Yip. Il a pensé qu'il valait mieux ne pas alarmer les autres passagers. Il ne m'a averti qu'après l'avoir fait.

— Le corps doit toujours rester découvert sur le lieu du crime, dit l'inspecteur, sinon, une contamination des indices est possible.

jardin d'enfants. Souviens-toi d'Alice dans son terrier de lapin, se retrouvant derrière la face cachée du monde ! Ou cette petite fille qui s'endormit pour se réveiller ailleurs, dans un autre lieu. Je suppose que c'est ce qui arrive à ceux qui avalent en disothèque les cachets dont tu me parlais, ou bien qui se shootent au *yaa-baa* (la médecine qui rend dingue), comme le racontent les chauffeurs de taxi locaux, mais pour moi ce fut plutôt un choc.

En outre, j'étais en plein décalage horaire, arpentant inlassablement les rues après la tombée du jour et me mettant en quête de déjeuner à 3 heures du matin. Tout me semblait étrange et bizarre, comme si, disons, je ne voyais pas les lumières mais seulement leurs reflets dans les flaques. Tout était nébuleux, chatoyant, miroitant : si je me regardais dans une vitrine, je ne reconnaissais pas l'image qu'elle me renvoyait. C'était comme si j'avais laissé mon moi ordinaire et coutumier en Angleterre, et qu'une sorte de silhouette ou de reproduction prenait ma place, sans toucher terre, en apesanteur, dans un état second.

La cacophonie des bars, les rabatteurs qui essayaient de m'entraîner dans leurs antres : « Venez monsieur, ici vous serez bien, aucune obligation, juste un coup d'œil ». En arrivant au coin d'une rue, je me retrouvai dans une ruelle débouchant sur le fleuve, avec en face la vision étincelante d'un stoûpa doré. Alors, je me retournai en titubant, et, en revoyant toutes ces enseignes – *Bad Boy, Helicopter, The Alternative* – j'eus l'impression de me trouver dans l'esprit d'un magicien. J'étais Aladin dans la grotte.

Néanmoins, j'ai, semble-t-il, continué à marcher toute la nuit, et à un moment donné, j'arrivai dans une petite zone piétonne – néons, filles en bikini, vendeur d'élixirs en fioles –, et m'arrêtai à une *trattoria* (ils ont vraiment tout ici), pour le repas de midi. Dehors, dans la rue, des grappes de filles se refaisaient une beauté, leurs cheveux de soie leur tombant sur le dos en longues flammes noires, au-dessus d'une culotte en peau de léopard, couronnant des jambes faites au moule et montées sur talons

aiguilles. La panoplie intégrale.

Elles trottaient d'un bout à l'autre de la rue, s'amusant follement, entrant à l'occasion dans une salle de billard aux lumières pourpres, ou bien dans un de ces bars ouverts donnant sur la rue ; un jour, l'une d'elles vint se planter devant moi, alors que j'étais assis en train de manger à la terrasse d'un restaurant. Elle me regarda fixement, moitié boudeuse, moitié enjôleuse :

« D'où venez-vous, monsieur, puis-je vous être utile ?

— Non, je tue le temps, tout simplement.

Je dus paraître un peu stupide, mais ne sus que répondre d'autre.

— Vous ne voulez pas une fille ?

Elle n'aurait pu être plus directe.

— Non merci, je suis ici pour affaires.

— Moi aussi, dit-elle, *business*, et elle éclata d'un rire gras. Le *business*, le plaisir, c'est la même chose. Si vous êtes gentil, je vous ferai passer un bon moment.

— Je crois aussi, répondis-je. Demain, peut-être.

— Demain, répéta-t-elle, comme si nous avions échangé une blague salace.

— Vous pas aller avec elle ? demanda le serveur, la voyant repartir.

— Non, moi pas aller, dis-je, me surprenant à imiter leur langage petit-nègre. »

Je regardai autour de moi et me rendis compte tout d'un coup que je n'avais jamais vu autant de belles femmes au même endroit ; en observant de façon plus précise, je compris pourquoi elles étaient si belles. Elles n'étaient pas réelles. Bien sûr, c'était de vraies personnes, mais pas de vraies filles. En même temps, pas irréelles non plus. Certaines se déguisaient en fille, mais d'autres étaient en train se transformer en vraies femmes, dans tous les sens du terme. Quelques-unes avaient même achevé leur métamorphose, et désormais, elles étaient plus féminines que n'importe quelle femme. J'en déduisis que l'enthousiasme

CRÂNE-COUPÉ

Colin Cotterill

SAMART WICHAIWONG, alias Professeur Wong, s'était réveillé en sursaut ce matin-là, les jambes s'agitant hors du lit, comme si son moi conscient, pris de panique, cherchait à fuir son subconscient. Ce n'était pas la première fois que Crâne-Coupé le poursuivait en rêve et le tirait du sommeil : elle était une vision d'horreur. Elle lui rappelait sans cesse ce spectacle de cabaret où un transformiste, encadré de chaque côté par des rideaux, est un homme quand il montre son profil gauche et une femme quand il montre l'autre. Spectacle saisissant s'il en est. Mais lorsque Crâne-Coupé se mettait de profil, on assistait en direct à un cours d'anatomie appliquée. Une partie de son crâne était absente : il avait été sauvagement coupé en deux. L'œil rouge, la moitié du nez et, s'échappant de la mâchoire gauche, une langue d'un noir visqueux dégoulinante de bave. Toute cette bave qui le révulsait au plus haut point. Samart écarta le souvenir du cauchemar qui hantait ses nuits et partit à tâtons à la recherche d'un fond de bouteille d'Archa, vestige de sa cuite de la veille. Il but la bière d'un trait. Elle ne parvint pas à lui faire oublier le goût infect qu'il avait dans la bouche, mais il avait besoin d'avaler quelque chose. Il ôta son pantalon de pyjama à rayures pour enfiler une tenue de soie blanche. La blouse ne parvenait pas à cacher son ventre arrondi de femme enceinte bientôt à terme.

Il coiffa avec ses doigts la maigre tignasse qui tombait de son dôme dégarni comme le raphia d'une jupe de danseuse de *hula* hawaïenne, et la rassembla derrière la nuque pour l'attacher avec un élastique. Avec l'aisance d'un acteur de *likay*^{*}, il vint s'asseoir

* *Likay* : pièce de théâtre jouée par des comédiens professionnels aux costumes voyants et excessivement décorés de bijoux.

devant le miroir pour apposer la touche finale à coups de tube de rouge couleur cramoisie, avec lequel il redessina le contour de ses yeux exorbités. Il regarda l'heure puis enleva sa montre et la posa à côté du lecteur DVD. Il descendit tant bien que mal jusqu'au rez-de-chaussée, traversa le terrain vague et ouvrit le cadenas qui servait de serrure à la modeste hutte en bambou où il prétendait vivre. Il était en avance, mais il savait que la journée risquait d'être déterminante.

Deux officiers, à l'uniforme café au lait, étaient assis face à la scène sur une natte de paille inconfortable ; ils regardaient fixement Samart, assis lui en tailleur sur un coussin face à eux et apparemment en transe. Autour de lui s'entassaient animaux en porcelaine, reptiles en bocaux au regard voilé, fioles de différentes couleurs, bouteilles et crânes de toutes les tailles possibles et imaginables, issus du règne humain comme animal. Le rideau était tiré et une petite lampe d'aquarium éclairait Samart par en dessous, projetant une ombre qui étirait les traits de son visage. Ses yeux injectés de sang, indice d'une énième nuit blanche, fixaient le vide. Ce spectacle avait réussi à en impressionner plus d'un, mais le public du jour n'était pas acquis à sa cause.

« On est censé rester combien de temps assis là comme des potiches ? demanda le colonel, la quarantaine, râblé, la mine aussi rude que les manières.

— Il va bientôt se réveiller, colonel, l'assura son coéquipier.

Le capitaine Pairot était la copie conforme de son supérieur, les kilos en moins. Une peau flasque dégoulinait de son visage. Mais étant donné la forte propension des fonctionnaires de police thaïlandais à donner dans la corruption, il y avait fort à parier qu'il trouverait à se remplumer bien assez tôt.

Son esprit va prendre conscience de notre présence ici sur terre et quittera l'au-delà pour venir nous rejoindre, dit-il.

— Ah ouais ? Et ça va durer combien de temps cette histoire ?

— Peut-être une demi-heure.

Un frisson parcourt l'assistance à la vue du sang qui gicle de dizaines de dauphins massacrés, éventrés, leurs chairs poignardées, lacérées, tranchées par les villageois. Tanaka se met soudain à hurler en japonais. Quelques hommes du premier rang se précipitent vers l'écran pour le camoufler de leurs corps imposants. D'autres se ruent vers la cabine de projection, au fond de la salle. Chinapat les entend jurer dans leur langue.

« Mesdames et messieurs, notre film a été saboté. Ceux qui haïssent le Japon ne reculent devant rien pour nous nuire. Ce que vous voyez là est un exemple de l'impérialisme culturel anglo-saxon. Ils cherchent ainsi à s'ingérer et à détruire nos traditions. Ensemble, nous devons lutter contre ces gens. »

Les Japonais dans l'assistance applaudissent. Quelques secondes après, ils sont même debout pour ovationner Tanaka. C'est son heure de gloire. Il va même jusqu'à sourire avant de s'incliner devant l'assemblée. Ses hommes ont du mal à pénétrer dans la cabine de projection, la porte étant verrouillée de l'intérieur.

« Au Japon, nous nous soumettons au principe de consommation durable. Les dauphins sont une ressource renouvelable. »

Chinapat a le regard rivé sur la scène, hypnotisé par la mer de dauphins morts ou agonisants qui ondule sur les visages et les torsos des hommes-écrans qui se tiennent épaule contre épaule comme s'ils avaient répété cette formation. La couleur écarlate de la baie lui rappelle celle du Fanta à la fraise, l'une de ses boissons préférées étant enfant. Dans les autres rangées, l'heure est à la consternation et à la colère. Les femmes sont horrifiées par le spectacle de ces pêcheurs auparavant si humbles et qui désormais massacrent allègrement les dauphins. Elles sont soudainement en proie à un émoi de groupe comme le serait une volée d'oiseaux ayant repéré les rondes menaçantes d'un rapace. Elles ravalent leur salive bilieuse alors que la rumeur d'un dégoût teinté de désespoir monte.

La bande s'arrête enfin. Les hommes qui cachaient l'écran s'en retournent à leurs sièges. D'autres sortent de la cabine de projection, y abandonnant l'un des leurs pour qu'il garde un œil sur le projectionniste.

Après s'être excusé pour l'interruption et avoir promis des poursuites, Tanaka reprend son discours : « Ce que vous venez de voir est l'œuvre de terroristes. »

Une partie considérable du public lance des vivats. Parmi ceux qui applaudissent, Chinapat en aperçoit plusieurs qui n'ont plus d'auriculaire, ce qui ne les empêche pas de faire autant de bruit que les autres. Au même instant, une séduisante jeune Thaïlandaise à la crinière noire, zébrée de mèches rouges, pénètre dans la salle par l'une des portes latérales. Ne faisant guère plus de dix-sept ou dix-huit ans, elle porte une minijupe moulante avec une chemisette d'un blanc éclatant, aux boutons si reluisants qu'on dirait des médailles militaires. Elle s'avance droit vers Chinapat et s'assoit à côté de lui.

« Je sais qui tu es, lui dit-elle. J'ai un message pour toi.

Il ne la reconnaît pas tout de suite.

— Tu dois me confondre avec quelqu'un d'autre, petite sœur, répond-il.

— C'est un piège, poursuit-elle, fixant la scène des yeux. On s'est fait berner.

— Ce n'est pas mon interprétation, dit-il.

Seven, c'est son nom, s'attendait à être contredite.

— C'est parce que tes calculs sont faux à partir du point 4.

Il parcourt la séquence du début à la fin.

— Merde, tu as raison, admet-il bouche bée. Comment est-ce possible ?

Elle se penche vers lui et murmure :

— Tu étais pressé. Maintenant, nous n'avons plus beaucoup de temps. Mais je vais nous tirer de là. »

L'une des choses que Chinapat aime le plus chez Seven, c'est qu'elle arrive toujours avec un plan de secours préparé de A à Z.

Nong Maew n'avait jamais révélé le nom de son protecteur. Elle l'appelait toujours « Darling », en accentuant la dernière syllabe pour que ça sonne thaï. C'était comme cela qu'ils s'appelaient l'un l'autre, lui avait-elle dit la première fois qu'elle en avait parlé. *Nong* Maew l'avait rencontré en boîte deux ans auparavant et, un jour, il lui avait proposé à brûle-pourpoint de devenir sa maîtresse. Elle avait ajouté qu'il avait plutôt belle allure pour quelqu'un âgé de 68 ans, et, naturellement, qu'il était plein aux as. Ce dernier détail faisait toute la différence. Pour quelle autre raison gâcherait-elle sa jeunesse avec un homme marié qui avait l'âge d'être son grand-père et qui n'avait nullement l'intention de s'engager avec elle ?

Alors que la famille passait devant *Nong* Maew et *Phi* Nok en descendant vers le deuxième étage, l'homme qu'elle appelait « Darling » regarda dans leur direction. La femme leur tournait le dos et le garçon portait son attention sur un poster de film qui pendait du balcon. *Nong* Maew évita son regard. À la place, elle afficha un visage impassible et indifférent, tout en fixant l'espace qui se trouvait devant elle. Ce faisant, elle ne se rendit pas compte que ce n'était pas elle que Darling regardait, mais son compagnon. Au moment où ils se croisèrent, il reconnut *Phi* Nok, et son visage s'illumina spontanément, à n'en pas douter au réveil de souvenirs agréables.

Ils étaient dans un restaurant japonais au rez-de-chaussée. *Phi* Nok ne fit qu'une bouchée d'un *sushi* et ne dit rien pendant un moment. Ses traits fins étaient empreints d'une tristesse étranglée, accentuée par le piquant de la sauce au *wasabi*. Il était en train d'expliquer à *Nong* Maew, assise et silencieuse, comment il avait rencontré *Khun* Taworn, son Darling, deux ans avant elle, ce qui s'était passé entre eux et comment ils s'étaient séparés :

« Il est allé en Chine pour ses affaires, et la boîte de nuit a définitivement fermé durant son absence. C'est ainsi qu'on a perdu contact, et ensuite, je ne l'ai plus jamais revu. »

Il continua son récit, s'adressant à son reflet dans la vitre, comme s'il revivait un épisode de sa vie, intime et douloureux.

Si *Nong Maew* fut surprise de ce qu'elle entendait, elle réussit à ne pas le montrer. Elle se doutait depuis quelque temps déjà que *Darling* était bisexuel, mais elle n'avait jamais imaginé que son intuition lui serait confirmée par quelqu'un d'aussi proche. Par son meilleur ami par-dessus le marché ! Et maintenant, *Phi Nok* essayait de dépeindre ce qui aurait dû n'être qu'une rencontre professionnelle en une espèce de grande aventure amoureuse. En apparence, elle gardait son calme, mais un tourbillon de pensées contradictoires agitait son esprit, surtout lorsqu'il eut le culot d'essayer de la convaincre de partager *Darling* avec lui :

« Allez, il y en a assez pour nous deux avec cet homme, plaident-il sans aucune honte. »

Nong Maew, qui avait à peine touché à son assiette, trouva dans ce dernier argument matière à répliquer. Elle choisit ses mots avec soin, et se lança dans une tirade subtile d'indignation retenue. D'un ton rempli d'arrogance, elle dit à *Phi Nok* qu'elle pensait que la romance entre lui et *Khun Taworn* avait commencé dans un bordel gay, haut de gamme, certes, mais un bordel quand même. Et comment osait-il s'immiscer dans son bonheur alors qu'elle avait déjà fait tout le gros du travail ? Mais, pendant qu'elle tentait de le décourager de se lancer dans un jeu avec son *Darling*, *Nong Maew* avait bien conscience que *Phi Nok*, étant donné sa cupidité et sa nature lascive, était déjà en train de préparer son coup.

Khun Taworn, l'un des plus riches industriels de Thaïlande, était un beau parti pour n'importe quelle personne prête à lui mettre le grappin dessus. *Nong Maew* elle-même eut du mal à croire en sa chance quand, fidèle à sa parole, il l'installa dans un appartement près du fleuve, parce qu'elle n'avait fait aucun effort pour qu'il lui appartienne exclusivement. Ils s'étaient

HANSUM MAN

Timothy Hallinan

LA PIÈCE ÉTAIT PLONGÉE dans l'obscurité quand il se réveilla, toutefois la fenêtre n'était pas là où elle aurait dû se trouver. Avait-il dormi avec la tête au pied du lit ? Il avait le sommeil léger ces derniers temps, encore plus léger que le drap élimé dont il se couvrait, mais, d'habitude, il ne bougeait pas autant, n'est-ce pas ?

Oh ! C'était le nouvel appartement. Celui dans lequel il ne pouvait se déplacer de nuit sans heurter quelque chose. Pas le compartiment chinois au-dessus duquel il avait vécu de si nombreuses années, dans ces deux pièces au sol en ciment si frais et aux fenêtres aux volets en bois qui pouvaient s'ouvrir manuellement.

Il se redressa en poussant un grognement sourd et s'assit sur le bord du lit. Ses pieds se posèrent sur de la moquette. Et la fenêtre était sur la droite. Ce n'était pas le *shophouse* alors, mais bien le nouvel appartement. Qu'était-il donc arrivé à son ancien domicile ?

Comme il savait où il se trouvait, il n'eut aucun mal à allumer la petite lampe en laiton du meuble de chevet. La faible lumière qui en émanait lui permit de découvrir une pièce remplie d'ombres, tout juste assez grande pour contenir le lit et la table de nuit adjacente. La large penderie encastrée était ouverte sur un côté, l'une des portes coulissantes était sortie de son rail et appuyée avec un angle malsain contre le mur. Ses vêtements, ou ce qui en restait, étaient pendus un peu n'importe comment, faisant penser à un rassemblement d'oiseaux divers perchés sur un fil de téléphone dans l'attente du moment favorable pour se regrouper par espèces et migrer vers des ciels plus cléments. Comme il avait décidé, il y avait longtemps déjà, de vivre avec la

chaleur, le climatiseur, qui était monté de travers dans la fenêtre, brillait par son silence. Après tout, il avait choisi cet endroit pour son climat. La salle de bains était là-bas, de l'autre côté de cette porte crasseuse. Il se dit une nouvelle fois qu'il faudra lui donner un coup d'éponge.

Alors qu'il reprenait ses esprits, toutes les pièces du puzzle se remirent en place. Le *shophouse* avait été démoli, il y avait bien longtemps, ainsi que le quartier entier, un groupe de petits immeubles de deux ou trois étages en béton noirci par la pollution et la moisissure, reliés entre eux par un entrelacs de fils électriques et construits de part et d'autre d'une rue juste assez large pour le passage d'une voiture. Dans le voisinage, tout le monde se connaissait et on se parlait volontiers, et on riait sans méchanceté de ses tentatives pour converser en thaï. Tous ces bâtiments avaient disparu, réduits en poussière et en gravats.

Qu'est-ce que ça avait été bruyant ! Les engins avaient grondé comme des molosses avant de déchiqueter les immeubles, avec pour seuls témoins quelques habitants des rues voisines dont le regard triste rappelait ceux qui assistent à la crémation de l'un de leurs proches.

Alors qu'il se levait et s'élançait en direction de la salle de bains, il sentit un début d'effervescence sous son crâne. Aurait-il bu avant d'aller se coucher ? Question stupide. Et quelle heure était-il donc ? Cela faisait des semaines qu'il n'arrivait pas à mettre la main sur la Rolex en acier que son père lui avait offerte à son départ pour le Vietnam. Il avait promis à ses parents de la laisser à l'heure de Californie, ainsi, il serait avec eux à chaque fois qu'il la regarderait, mais ça n'avait duré qu'un temps. Idem pour la Rolex ; il avait fini par racheter une contrefaçon dans un marché de rue. Il alluma dans la salle d'eau et la montre clinquante apparut, l'informant qu'il était 22 h 21. Il avait donc dormi toute la journée et même au-delà. Avec la fraîcheur du soir, le Bangkok qu'il préférait venait de reprendre vie.

- Bien sûr que je le sais.
- Qui ?
- Vous devriez vous renseigner.
- Vous voulez dire auprès de la police ? Ils ne disent rien.
- Ça ne m'étonne pas.
- Vous ne pouvez rien me dire ?
- Questionnez vos connaissances. Et vous saurez. »

Et il raccrocha.

Nop essayait de me dire quelque chose, mais qui pouvaient bien être ces fameuses « connaissances » ? Les seules personnes qui me venaient à l'esprit étaient celles qui se trouvaient sur les lieux du crime. Il valait mieux commencer par les six témoins officiels. Je jetai à nouveau un coup d'œil au dossier. La police avait minutieusement noté les noms et les coordonnées téléphoniques des deux jeunes femmes qui avaient filmé l'assassinat.

Ainsi, une heure plus tard, je me retrouvai à déjeuner avec les deux secrétaires, dans une de ces immenses cafétérias inondée de lumière crue, au sommet d'un grand magasin du centre-ville. C'était le coup de bourre et nous étions cernés de clients qui allaient et venaient en entrechoquant les plateaux, chargés d'assiettes en plastique. Cet endroit était vraiment peu adéquat pour élucider un meurtre.

Une des filles était toute de rouge vêtue. L'autre de vert. Ça m'a pris un moment pour qu'elles cessent enfin de rire sottement, embarrassées d'être ainsi abordées par un étranger. Une fois calmées, elles finirent par sortir leurs téléphones portables. Elles avaient encore les vidéos et je voyais se dérouler sous mes yeux, toute la tragédie, depuis l'attaque au couteau dont a été victime Kaew jusqu'à l'arrivée de la police et l'arrestation du suspect. Ce dernier avait une quarantaine d'années ; il était rasé de près et rien dans son apparence ou dans sa façon de s'exprimer ne semblait inhabituel. Seule son arrogance était remarquable :

« Je devais tuer Kaew. Je n'avais pas d'autre choix », s'était-il contenté de déclarer.

« Qu'est-ce qu'il veut dire par là ? demandai-je à mes interlocutrices. »

Mais les filles attendaient de moi que je statue sur la qualité des vidéos de leurs portables. Nous avons donc revisionné le crime. La fille en rouge pensait que la vidéo de son Nokia était plus nette et les couleurs plus vives. J'acquiesçai. Sa copine, toute de vert vêtue et heureuse détentrice du Samsung, rétorqua que son appareil avait un meilleur son. Sur ce, elles partirent, absolument ravies.

Je ne connaissais toujours pas le nom du suspect, ni son mobile, mais une chose était sûre : ce meurtre n'avait rien d'impulsif. Du moins, c'est ce qui me vint à l'esprit. Ce meurtre avait été prémédité. Peut-être l'acte d'un gang.

« Je devais le tuer » : c'est le genre de paroles qu'on entend dans les règlements de comptes entre bandes. Kaew était-il mêlé à un trafic de drogue ? Il devait y avoir pas mal d'argent sur ce coup-là. Peut-être était-ce même un crime d'honneur.

Les filles m'avaient laissé télécharger les vidéos sur mon PC portable. Si je les revisionnais avec attention, alors il se pourrait que je remarque un détail. Attablé au milieu de cette vaste cafétéria, je m'attelai à la tâche.

C'est alors que je réalisai que des visages, dans la foule, ne m'étaient pas inconnus. Je connaissais ces gens. Cette femme, n'était-ce pas celle qui vend du poulet frit, au coin de la rue ? Cet homme, avec la chemise rayée ? Il vit près de chez moi. On a déjà discuté ensemble au café.

Dans de pareils moments, l'esprit s'emballe. Au début, il me semblait reconnaître un ou deux visages puis soudain, chaque personne, sur les vidéos, me semblait familière. Je ne pouvais pas les replacer dans un contexte particulier, mais j'aurais mis ma main à couper que j'avais déjà vu chacune d'entre elles.

La porte s'ouvrit, lentement, et un jeune Thaïlandais entra avec précaution. Il était mince, âgé d'une vingtaine d'années et portait une veste qui devait coûter un paquet de fric, une chemise à manches longues et un pantalon impeccablement repassé. Ses chaussures en cuir semblaient avoir été lustrées. Son teint était beaucoup plus clair que celui du géant. Il essayait d'adopter une attitude cool et nonchalante, cependant, tout en lui transpirait la nervosité. Il regarda le colosse pendant quelques secondes, ferma la porte, puis jeta un coup d'œil à la pièce.

« Tu ne fermes pas la porte à clé ?

— Si tu le dis.

— Et si ça avait été lui ?

Pour la toute première fois, l'homme, sur sa chaise, leva les yeux et regarda le jeune homme. Puis, il reprit le nettoyage de son arme.

— Lui ?

— Le type qu'on doit descendre ! C'est une légende !

— Les légendes meurent, petit. Comme tout le monde.

— Mais il aurait pu débarquer plus tôt et...

— Et quoi ? rétorqua le géant qui cessa son activité quelques secondes pour plonger son regard dans celui du garçon.

T'inquiète, petit. Il est connu pour sa ponctualité.

Le jeune homme hésita, puis se dirigea vers le colosse. Il lui tendit la main. L'autre l'ignora.

— Je m'appelle Sombat Ti...

— Ne dis pas ton nom. Ne dis jamais ton nom. Ça fait combien de temps que tu es dans le business ?

— Euh... je... ça fait un bail... Alors, ça fait combien de temps que tu es là ?

— Un certain temps. Wichai t'a engagé ?

— Ouais, Wichai

— Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Sur quoi ?

— Sur le coup !

— Juste que le type fait ce qu'on fait. Et que c'est le meilleur.

— Et qu'est-ce qu'on fait ?

Le garçon se redressa et commença à se pavaner :

— Ben, tu sais. Éliminer les obstacles. Régler les différends. Résoudre les problèmes. De façon permanente... comme quand j'ai réglé son compte à Kaeochart.

— C'est *toi* pour Kaeochart ?

— Ouais, c'est *moi*. T'en as entendu parler, hein ?

— Petit, tout le monde dans le métier a entendu parler de Kaeochart. En plein milieu du parc Lumpinee. Le tireur est descendu de sa moto, est passé à côté des gardes du corps du gars, l'a exécuté puis est retourné tranquillement à sa moto et s'est tiré. Il ne les a pas lâchés du regard pendant tout ce temps ; les mecs avaient trop les pétoches pour bouger.

— Ouais. Ouais, ça s'est passé comme ça. C'était cool... couillu.

Le garçon s'interrompt, histoire de s'admirer dans le miroir, puis regarda le géant dans le reflet.

Mais le type qu'on attend a foutu Wichai en rogne.

— Ah ouais ?

— Ouais, mais je ne sais pas pourquoi. Mais si Wichai veut qu'il crève, c'est qu'il a dû faire une sacrée connerie. Wichai veut que ce soit fait et bien fait. C'est pour ça qu'il m'a envoyé.

Le jeune homme jeta un coup d'œil à sa montre. Il remarqua soudain les vêtements sur la télé. Il saisit la serviette :

C'est pour quoi faire ces fringues et cette serviette ?... Ah, O.K. ! C'est bien ! C'est vachement bien.

— Qu'est-ce qui est bien, petit ?

— Ben, je vois la façon dont tu nettoies ton arme. La propreté, c'est important pour toi. Du coup, tu amènes des fringues propres juste au cas où du sang te giclerait dessus.

Le colosse le regarda, mais se tut.

Ou alors, c'est un truc spirituel. Tu changes de fringues après et tu jettes les vieilles. Tu bazardes la vieille peau et tu repars à zéro. C'est ça ?

Il y avait des embouteillages, certes, mais vous rouliez au-dessus de la limitation de vitesse, comme le montrent les marques de dérapage. À propos, qui conduisait vraiment la voiture au moment de l'accident ?

— Qui ? *Sia* Preeda répéta ce mot, sans en croire ses oreilles : Qu'entendez-vous par " qui " ?

— C'est moi qui conduisais, monsieur, offrit le chauffeur, docile.

— Ça reste à voir, rétorqua le colonel, hautain. En même temps, j'ai bien peur que nous ayons à vous garder tous les deux pour un interrogatoire prolongé.

— C'est ridicule ! cria presque l'homme d'affaires. Je vais appeler mon avocat !

— Après votre inculpation, dit le commissaire d'un ton égal, vous pourrez appeler qui vous voudrez. Mais nous devons d'abord confisquer votre téléphone. C'est une pièce à conviction importante. »

Alors que *Sia* Preeda, abasourdi, tentait de contrôler sa colère, le jeune colonel appuya sur un bouton de son interphone. L'adjudant-chef entra dans la pièce, s'approcha du bureau et attendit les ordres :

« Arrêtez ces deux hommes suspectés d'être responsables de l'accident ! »

L'adjudant-chef savait exactement ce qu'il avait à faire. Il l'avait déjà fait de nombreuses fois auparavant. Une fois dehors, il dit à l'homme d'affaires :

« *Sia*, il y a un moyen de régler tout ça sans trop de complications. Votre chauffeur et vous, vous n'avez pas à être inculpés, ni à passer la nuit dans une cellule et à vous présenter au tribunal demain. »

La voix du sous-officier était douce et apaisante.

Sia Preeda laissa retomber la main qui tenait son téléphone portable. L'adjudant-chef n'attendit pas sa réponse, mais poursuivit en lui donnant un conseil :

« Le commissaire est candidat au programme départemental annuel pour le développement des postes de police, et il manque de financement. Avec des dons privés, le poste pourrait être rénové, la pelouse tondue, et le mât du drapeau repeint. En plus, ces dons signifieraient avoir le soutien de l'opinion publique. Le commissaire gagnerait des points supplémentaires dans le concours, et aurait de plus grandes chances de gagner.

— Que... qu'en est-il de l'accident ? demanda l'homme d'affaires, pas convaincu.

— Vous avez ma parole. Tout ce que vous avez à faire, c'est de retourner voir le commissaire et d'offrir une som... euh... une donation et tout se passera très bien. Vous serez libéré, même si votre chauffeur sera malgré tout inculpé. L'officier chargé de l'enquête conclura que c'était la faute du motard. Il demandera que votre employé soit libéré sous caution, et les poursuites seront abandonnées. Croyez-moi. C'est la routine.

— Mais vous oubliez le procureur ! rétorqua *Sia* Preeda voulant montrer qu'il connaissait quelques procédures de justice. Il ne sera peut-être pas d'accord avec l'enquêteur. Et qu'en est-il de la famille du motocycliste ?

— Le procureur sera d'accord.

Agacé, l'adjudant-chef éleva la voix :

Votre Mercedes, elle est assurée, pas vrai ? “ Tous risques ” ? L'assurance ne se chargera-t-elle pas de tout ça pour vous ?

— À combien s'élèverait la... euh... donation ? »

Sia Preecha avait posé la question attendue et fut choqué de la somme demandée :

« Cinquante mille bahts ! Je pense que je vais appeler mon avocat.

— Allez-y ! l'aiguillonna l'adjudant-chef d'une voix qui n'avait plus rien de doux et de réconfortant. Et je vous emmène devant l'enquêteur. Il inculpera votre chauffeur, et vous poursuivra en tant que complice dans cette affaire. Vous serez l'un comme l'autre détenus, et vous n'aurez pas droit à une remise en liberté

Je lui repose la question et elle fait semblant de ne pas comprendre. Je sais pertinemment que ce n'est pas le cas. Certes, son anglais n'est pas très bon, mais pas à ce point.

On me tape sur l'épaule. Je me retourne. C'est Cho, mon chauffeur du jour. Il veut que je remonte dans le van. Nous n'avons qu'une heure avant le prochain rendez-vous et il nous reste encore deux bornes à faire. Je me les ferais bien à pied, toutefois la température dépasse les 37°C, l'air est saturé à 90 % d'humidité, il risque de pleuvoir d'un moment à l'autre et en plus, je suis en costard.

Cho veut devenir journaliste. Il m'accompagne partout, et il assiste même à mes interviews, au cas où j'aurais besoin d'un traducteur. Il met un point d'honneur à ce que nous soyons à l'heure, quoi qu'il arrive.

Mais je ne veux pas laisser passer ça. Tous ces éloges sur le boom économique thaïlandais commencent sérieusement à me fatiguer. Je pourrais, dès à présent, rédiger mes trois prochains articles : « Nous sommes en 1992 et, si le taux de croissance se maintient à 11 %, en 2000, nous aurons... bla bla bla. » Je peux faire ce calcul optimiste moi-même, aussi bien que n'importe quel magnat de la finance ou je ne sais quel ministre. Ça semble trop beau pour être vrai et c'est probablement le cas.

Plaa, elle, a un véritable problème et je peux éventuellement l'aider.

« Cho, Plaa a été dépouillée. Je crois qu'elle sait qui a fait le coup, mais elle ne me dira rien. Tu peux lui demander ? »

Il l'entraîne à quelques mètres de moi. Tous deux me tournent le dos. Ils discutent un moment, puis Cho revient vers moi. Plaa est restée sur place, face à nous. Elle baisse la tête, pourtant je vois bien qu'elle nous observe.

« Nous ferions mieux d'aller à notre rendez-vous, *Khun Ray*. Ça pourrait mal tourner. On ferait mieux de ne pas s'en mêler.

— C'est quoi, le problème ?

— L'homme qui a volé Plaa travaille pour le *Big Shrimp*.

Ce nom m'est familier.

— C'est quoi, ça ?

— Grand resto qui vient d'ouvrir. Sukhumvit 37. Il appartient à la femme d'un général.

J'en ai entendu parler. Ça a fait un foin du diable dans le voisinage quand le bâtiment vétuste où vivaient des familles d'ouvriers a été démolí pour faire place nette. Le général lui-même a été mouillé dans d'obscures transactions immobilières. Mais les épouses des généraux ont des relations.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'ils veulent faire avec la glacière de Plaa ? Et elle ne gagne pas des masses, non ?

— Eux veulent savoir comment elle faire son poisson. Eux ont offert argent à elle, mais elle rien dire. Sa cuisine, la même que sa mère et sa grand-mère. C'est secret de famille. Aujourd'hui, eux voler poisson et argent et dire à Plaa que si elle rien dire, elle pourra plus vendre. »

À force de persuasion, nous réussissons à convaincre Plaa de monter dans le van. Bien sûr, au début, elle refusait l'aide d'un *Farang*. J'envoie un coup de fil pour annuler mon prochain rendez-vous alors que nous nous dirigeons vers le *Big Shrimp*, vingt-six rues plus loin.

On ne peut pas dire que ce soit le plus grand resto de la terre. Il y en a d'autres dans son genre, dans les *sois* vingt et quelques, sur Sukhumvit. Le *Big Shrimp* est trop classieux pour que l'on y trouve de jolies serveuses juchées sur des rollers, mais on n'en est pas loin. La déco néobaroque, tout droit sortie d'une tentative ratée de sevrage au whisky Mékong, est surchargée de trompe-l'œil style Belle Époque dont se sont piqués certains membres des classes supérieures, dans les années soixante-dix. De kitchissimes statuettes en bois, représentant nymphes, anges et chérubins, constellent murs et plafonds. Sans oublier le vestibule, tout en longueur, avec son enfilade d'alcôves peintes, censées ressembler à des aquariums, peuplés de belles sirènes et de leurs équivalents masculins, plutôt musclés. Aucun élément

CANICULE MORTELLE

Collin Piprell

CREVANT LE CIEL, un soleil furibond chauffe à blanc Bangkok. Les regards sont enfiévrés et les chiens errants se traînent d'une zone ombragée à une autre. La radio annonce qu'en ce jour d'avril, le thermomètre pulvérise un record vieux de cinquante ans.

Sombat, le garçon sans jambes du bout de la rue, a été retrouvé mort hier, encore droit dans sa voiturette en bois, celle qu'il propulsait en actionnant un levier d'acier. On était toujours étonné de le voir se bringuebaler dans le voisinage, malgré sa fragilité, l'esprit et les muscles bandés sur cette grosse barre. Mais hier, il faisait vraiment trop chaud et il a dû essayer d'aller trop loin. À moins qu'il ne se soit simplement lassé de tout ça. Qui sait ? On l'a trouvé comme endormi, aussi immobile que les feuilles des arbres derrière le temple, le visage affaissé, mais se-rein. Il avait rendu son dernier souffle, comme le jour lui-même.

La ruelle où habite Chaï, avec son frère, Vajira, et sa belle-sœur, est déserte. Vajira a été surpris que Chaï ne vienne pas avec eux au temple aujourd'hui. Tout le monde dans le quartier aimait Sombat et on a organisé un *tamboon*, une cérémonie de mérite, pour commémorer son décès. Cependant, Chaï a un rendez-vous, et même s'il fait trop chaud pour seulement bouger, il doit y aller. Cela va lui rapporter de l'argent, un bon petit magot. Ces derniers mois, c'est son frère qui a subvenu à ses besoins. Prier, c'est bien, c'est assurément une très bonne chose, mais pour l'instant gagner de l'argent a la priorité. Pour les cérémonies, on verra plus tard. Chaï est donc venu rencontrer son nouveau partenaire, ici, en plein centre-ville, malgré la canicule et la folle circulation, pour faire ce boulot.

Et maintenant, il attend.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	3
<i>Autant en emporte l'Orient</i> , John Burdett	11
<i>L'inspecteur Zhang et le meurtre du gangster thaï</i> , Stephen Leather	29
<i>Mille et une nuits</i> , Pico Iyer	71
<i>Crâne-Coupé</i> , Colin Cotterill	83
<i>Dauphins S.A.</i> , Christopher G. Moore	103
<i>Une femme libérée</i> , Tew Bunnag	129
<i>Hansum man</i> , Timothy Hallinan	147
<i>Le jour s'est levé...</i> , Alex Kerr	169
<i>La mort d'une légende</i> , Dean Barrett	183
<i>L'épée</i> , Vasit Dejkunjorn	199
<i>Bras de fer autour d'une glacière</i> , Eric Stone	211
<i>Canicule mortelle</i> , Collin Piprell	229

BANGKOK NOIR

THRILLER

Par-delà le sourire thaï et le *wai* plein de grâce, s'étend un paysage ravagé par la violence, un monde où le fait de perdre la face et le jeu des rivalités entraînent presque toujours une issue fatale, où aucun présage n'annonce le danger qui, la plupart du temps, est invisible, voire inimaginable.

Survolez au grand jour la surface de Bangkok, et le monde du *noir* vous semblera à des années-lumière. Cette surface est raffinée, agréable et amusante. Mais creusez plus profondément, et le paradis tropical cédera la place à un purgatoire froid et enténébré, peuplé d'âmes en peine – des âmes échouées, cabossées et ostracisées.

Les durs à cuire, les flics honnêtes comme les véreux, les ratés, les tourmentés, les petites gens comme les plus puissants, les transsexuels et les épouses secondaires, les expatriés et les créatures de l'au-delà, tous trouvent leur place dans *Bangkok Noir*. Mais le cœur de ce recueil, ce sont les doutes existentiels qui rongent les personnages.

Des écrivains spécialistes de la Thaïlande ont uni leurs talents créatifs pour montrer que le *noir* ne connaît aucune frontière géographique. Dans leurs récits aux atmosphères pénétrantes, vous découvrirez une grande variété de voix et de perceptions du *noir*.

Auteurs : John Burdett, Christopher G. Moore, Colin Cotterill, Stephen Leather, Pico Iyer, Timothy Hallinan, Dean Barrett, Eric Stone, Tew Bunnag, Alex Kerr, Vasiit Dejkunjorn, Collin Piprell.

Traduit de l'anglais par Thierry Piélat, Jérôme Bouchaud, Laurence Ricciardi-Soler, Raymond Vergé, Violaine Lenthéric, Nathalie Gentaz, Antoine Hudon et David Magliocco.



Prix France : 17,85 €
